ESSAI D'ANTOLOGUER LES PREFACES DES TRADUCTIONS ROUMAINES DU XIX^{E} SIECLE

ENSAIO PARA ANTOLOGIZAR PREFÁCIOS DE TRADUÇÕES ROMENAS DO SÉCULO XIX

ATTEMPT TO ANTHOLOGIZE PREFACES OF ROMANIAN TRANSLATIONS OF THE 19TH CENTURY

Ioana Simina FRÎNCU[*]
Bibliothèque Centrale Universitaire « Eugen Todoran » de Timișoara
Timișoara, Timiș, Romania

Résumé: Insuffisamment exploités dans l'histoire et l'historiographie de la traduction roumaine, les discours préfaciers accompagnant les traductions roumaines du XIX^{e} siècle montrent l'éclectisme des approches des traducteurs roumains dans une période de transition, trouble sur tous les plans. Nous avons tracé, grâce à un *corpus* de quelques dizaines de paratextes, des lignes directrices concernant la perception de l'activité traduisante de l'époque, grâce à ces témoignages de traducteurs, occasionnels ou consacrés, dont le mérite est d'avoir fait œuvre de pionniers et d'avoir fait découvrir au lectorat roumain les productions culturelles de l'étranger. Malgré les dérapages ou les abus traductifs, l'accent a porté sur les éléments prouvant que le texte traduit ne représente pas une traduction littérale, mais la création du traducteur, résultat d'un acte interprétatif élaboré, complexe (parfois digne de rivaliser en complexité avec l'original même). L'orientation clairement cibliste de la majorité des transpositions en roumain des textes étrangers, les interventions trop tranchantes par rapport au texte source où l'adaptation va de l'ethnocentrisme à une restructuration massive, à la fois sur le plan du signifié que sur celui du signifiant, nous légitiment de les classifier de dérivés de la traduction proprement dite. Cet article ne se propose pas de porter des appréciations, favorables ou dénigrantes, concernant les performances des traducteurs sur lesquels nous nous sommes arrêtés, mais de mettre en valeur l'existence en soi de ces mini-traités de traduction où les traducteurs verbalisent, sinon conceptualisent, les difficultés de traduire vers une langue qui n'était nullement formée, achevée et maturée. Cependant, le commentaire péremptoire du traducteur n'autorise pas la critique de sa création, soumise à des engagements nobles tels que l'éveil nationaliste, l'accomplissement de la langue, le développement et l'organisation de l'enseignement. Le penchant autoréflexif identifié dans le métadiscours du traducteur et le désir de justifier ses options traductives nous aident à retracer les origines de la critique des traductions en Roumanie. Ainsi, de par leur contenu théorique et idéologique, certaines préfaces-manifestes montrent que les traductions du XIX^{e} siècle sont le résultat d'un travail acharné, d'une détermination forcenée et d'admirables ambitions d'ouvrir des voies, de tracer des routes aux autres qui suivront leur exemple pour en faire mieux.
Mots-clés: XIX^{e} siècle. Paratextes. Traité de traduction. Traduction fidèle. Visées traductives.

Resumo: *Insuficientemente explorados na história e na historiografia da tradução romena, os discursos prefaciais que acompanham as traduções romenas do século XIX mostram o ecletismo das abordagens dos tradutores romenos num período de transição, conturbado em todos os aspectos. Graças a um corpus de algumas dezenas de paratextos, traçamos diretrizes para a percepção da atividade de tradução da época, graças a estes testemunhos de tradutores, ocasionais ou consagrados, cujo mérito é terem sido pioneiros e terem feito o público leitor romeno descobrir as produções culturais estrangeiras. Apesar dos deslizes ou abusos de tradução, a ênfase foi colocada nos elementos que provam que o texto traduzido não representa uma tradução literal, mas a criação*

BDD-A32244 © 2020 Universidade de Brasília
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:01 UTC)

do tradutor, resultado de um ato interpretativo elaborado e complexo (por vezes digno de rivalizar com a complexidade do próprio original). A orientação claramente direcionada ao sistema de chegada da maioria das transposições de textos estrangeiros para o romeno, as intervenções muito bruscas em relação ao texto de partida, em que a adaptação vai do etnocentrismo à reestruturação massiva, a nível tanto do significado como do significante, legitimam-nos para os classificarmos como derivados da tradução propriamente dita. Este artigo não se propõe a fazer avaliações, favoráveis ou depreciativas, do desempenho dos tradutores em que nos concentramos, mas sublinhar a existência em si destes minitratados de tradução em que os tradutores verbalizam, se não conceituam, as dificuldades de traduzir para uma língua que não foi de forma alguma formada, completada e amadurecida. No entanto, o comentário peremptório do tradutor não autoriza críticas à sua criação, que está sujeita a nobres compromissos como o despertar nacionalista, o êxito da língua, o desenvolvimento e a organização da educação. A inclinação autorreflexiva identificada no metadiscurso do tradutor e o desejo de justificar as suas opções de tradução ajudam-nos a traçar as origens da crítica de traduções na Romênia. Assim, por seu conteúdo teórico e ideológico, algumas das prefácios-manifestos mostram que as traduções do século XIX são o resultado de um trabalho árduo, de uma determinação feroz e de ambições admiráveis para abrir caminhos e para traçar novas rotas a outros que seguirão o seu exemplo para fazer melhor.
Palavras-chave: *Século XIX. Paratextos. Tratado de tradução. Tradução fiel. Foco tradutivo.*

Abstract: *Insufficiently exploited in the history and historiography of Romanian translation, the prefatory discourse accompanying 19th century Romanian translations show the eclecticism of the approaches of Romanian translators in a period of transition that was troubled on all levels. Due to a corpus of a few dozen paratexts, we have traced out guidelines for the perception of the translating activity of the time, due to these testimonies of translators occasional or consecrated,, whose merit is to have been pioneers and to have made the Romanian readership discover the cultural productions from abroad. Despite of the lapses or misuses in the translations, the emphasis has been on the elements proving that the translated text does not represent a literal translation, but the translator's creation, the result of an elaborate, complex interpretative act (sometimes worthy of rivaling the complexity of the original itself). The clearly targeted orientation of the majority of the transpositions of foreign texts into Romanian, the interventions that are too sharp in relation to the source text where the adaptation goes from ethnocentrism to massive restructuring, both on the level of the signified and the signifier, allow us to classify them as derivatives of the translation itself. This article does not propose to make favorable or denigrating assessments of the performance of the translators on whom we have focused, but to highlight the existence of these mini-treaties of translation where translators verbalize, if not conceptualize, the difficulties of translating into a language that was by no means formed, completed and matured. However, the translator's prefatory discourse does not authorize criticism of his creation, which is subject to noble commitments such as nationalist awakening, the achievement of language, the development and organization of education. The self-reflexive inclination identified in the translator's metadiscourse and the desire to justify his translating options help us to trace the origins of translation criticism in Romania. Thus, from their theoretical and ideological content, some of the preface-manifests show that the translations of the 19th century are the result of hard work, a fierce determination and admirable ambitions to open up paths and to pave the way for others who will follow their example to do better.*
Keywords: *Nineteenth century. Paratexts. Translation manifest. Faithful translation. Translation aims.*

RECEBIDO EM: 15 de junho de 2019

ACEITO EM: 20 de agosto de 2019

PUBLICADO EM: abril 2020

BDD-A32244 © 2020 Universidade de Brasília
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:01 UTC)

La question de l'histoire de la traduction en roumain est indissociable de l'histoire du roumain littéraire et de l'histoire de la culture roumaine, ainsi que l'affirme Lungu-Badea dans son ouvrage *Idei și metaidei traductive românești (secolele al XVI-lea-al XXI-lea)* (54). Dans les Principautés Roumaines, le chaos et le tourment de la période comprise entre 1800 et 1900, les bouleversements historiques, politiques, sociaux et idéologiques ont certainement impacté le travail des traducteurs. Le mouvement de production littéraire massive que connut le XIX[e] siècle relève avant tout du prosélytisme culturel, de la volonté de s'ouvrir sur d'autres cultures et de « la tendance de se synchroniser avec l'Europe ». Montrée par Paul Cornea dans son ouvrage *De la Alecsandrescu la Eminescu. Aspecte, figuri, idei* (70-72), la valeur d'exemple, de « stimulus » (envie de lecture) et de « déclencheur des potentiels cachés » des traductions des premières décennies du XIX[e] siècle nous oblige à admettre que les résultats de la traduction ont contribué non seulement à la constitution et la transformation de la littérature nationale (devenue à un moment donné « une littérature de traductions »), mais également à l'évolution de la langue, et donc de l'écriture.

De par son caractère militant, la littérature roumaine moderne se définit, selon D. Popovici dans *La littérature roumaine à l'époque des Lumières*, comme une littérature d'idées, une littérature de combat. Devenu genre littéraire (Lungu-Badea 15), la traduction remplaçait la littérature authentique. Néanmoins, blâmer ces égarements du goût (Popovici 101), qui ne font que montrer la curiosité du public roumain de l'époque, risque de dénigrer ces pionniers, les traducteurs, jusqu'à annuler leur mérite. Les pratiques individuelles des traducteurs ayant travaillé durant l'intervalle 1800-1900 témoignent de leur conscience de contribuer à la formation de leur culture et la traduction se déploie donc en articulation avec des objectifs plus larges. Vu l'ampleur de cette tâche qu'ils s'étaient volontairement assumée, l'impossibilité de dissocier toute pratique de traduction du cadre historique, politique et socioculturel où elle se déroule semble plus évidente que jamais. D'où le problème de l'inscription/de la restriction du comportement traductionnel dans l'interculturalité de son époque.

La capacité de certains traducteurs de s'autoévaluer après coup et de souligner les failles et les maladresses de leurs productions et de ceux des autres – sans pour autant offrir des solutions aux impasses du processus traductif, comportement signalé par Lungu-Badea dans *Un capitol de traductologie românească. Studii de istorie a traducerii (III)* (50) – fit que le discours traductologique commença à se définir dans les préfaces du XIX[e] siècle. L'analyse de ce discours en emplacement liminaire et à valeur de manifeste du traducteur qui y prône des idéaux et des aspirations de tout un peuple s'avère un facteur clé pour dresser un panorama de

BDD-A32244 © 2020 Universidade de Brasília
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:01 UTC)

l'attitude envers la traduction-produit et la traduction-processus. De plus, la forme embryonnaire de ces avis témoigne de la vision avant-gardiste de cette « génération dépourvue de talent, mais non pas de sérieux » comme l'a nommée (Eliade 308-309).

L'analyse, la critique et l'évaluation des résultats de l'activité traduisante commencent à se profiler dans les méta-discours des écrivains et des poètes du XIX[e] siècle – des traducteurs et consacrés et novices, conservateurs ou bien réformateurs, plus ou moins des dilettantes. Ce genre de commentaires corollaires à la traduction-produit esquisse déjà une certaine exigence concernant les compétences traductives, une forme de déontologie dictée plutôt par l'éthique individuelle que par des normes juridiques clairement définies et la conscience de l'importance de leur travail. Notre objectif principal a donc été de mettre en évidence l'existence et la polyvalence du discours traductologique pendant la période 1800 – 1900.

Le corpus est constitué des plus pertinents commentaires inventoriés et englobe également des textes littéraires et non-littéraires sans mettre l'accent sur les similitudes et les dissonances repérables entre les régions composant l'espace roumain. Parmi les idées fondamentales qui se dégagent des paratextes et discours préfaciers sélectionnés, nous constatons plusieurs leitmotivs :

1. Traduire dans une langue maternelle qui est sans cesse en train de se (ré)former dans le but de faire évoluer la linguistique d'une nation par l'import des valeurs culturelles étrangères devient une tâche presque sisyphéenne pour les traducteurs. De plus, le remplacement de l'alphabet cyrillique par l'alphabet latin n'avait pas conduit au perfectionnement tellement nécessaire de la langue. D'ailleurs, dans la plupart des cas, les lamentations des traducteurs-préfaciers gravitent autour de la pauvreté lexicale de la langue roumaine :

> « Aussi parce que j'ai eu beaucoup de difficultés à cause de l'absence de mots, j'espère que mes compatriotes la [la traduction] jugeront avec plus d'indulgence, car si elle est bien reçue, cela m'encouragera à continuer à traduire, non seulement la comédie *l'Avare* du célèbre Molière sur laquelle j'ai travaillé, mais aussi tout autre ouvrage que le temps, le pouvoir et la connaissance me permettront. »[1] (Roset[2]).

Malgré la pauvreté du vocabulaire roumain et les difficultés qui en découlent, le traducteur communique sa volonté de dévoiler au public une deuxième traduction, cette fois-ci de *l'Avare* de Molière. Néanmoins, Iancu Roset précise que sa décision sera conditionnée par l'appréciation de cette première tentative modeste, pourtant destinée à ouvrir le chemin d'autres érudits à qui le courage manque. « Si tous hésitent à commencer, on restera à jamais dans

BDD-A32244 © 2020 Universidade de Brasília
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:01 UTC)

l'abysse des ténèbres »[3]. Il est donc conscient de se lancer dans une mission de pionnier, de s'engager dans une voie inconnue, ce qui risque de rendre son travail vulnérable aux critiques ultérieures.

Dès que la pratique de la traduction prit de l'ampleur, les traducteurs devinrent conscients de l'importance des calques et des néologismes : ils ne pouvaient plus s'en passer, et n'hésitèrent plus à remplacer les lourdes formes archaïques par des mots nouveaux. Le roumain populaire était insuffisant pour rendre des idées nouvelles, exotiques. L'article *Limba literară* écrit par Ioan Nădejde, publiciste et directeur du journal *Contemporanul* [Le Contemporain], est représentatif pour son opinion partagée par certains de ses contemporains sur l'utilisation des mots empruntés, judicieuse à condition qu'ils accompagnent une idée nouvelle. « Mais l'utilisation de mots étrangers ne doit pas être complètement condamnée. Lorsqu'un mot nouveau vient avec une idée nouvelle, il faut l'accueillir ; n'écartons donc pas sans raison des mots des plus beaux » (569)[4]. La symétrie, la longueur des phrases, l'harmonie et le soin avec lequel on évitait les mots vulgaires constituaient dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle toujours des emprunts à la syntaxe française, et par cela ils engendraient des effets stylistiques inconnus jusqu'alors dans la littérature roumaine.

Abordée sous un angle différent, la question des néologismes présentait également des désavantages. Par exemple, Sextil Puşcariu signalait dans *Limba română. Privire generală. Vol. I* le danger représenté par l'introduction trop relaxée des néologismes dans la langue, au détriment de la richesse latente, inexplorée du lexique autochtone et l'atrophie du pouvoir créatif d'une langue/d'un peuple (398). En plus, les néologismes contenant des sons qui n'existent pas dans notre système phonétique posaient des problèmes au moment de recevoir une forme plus *à la roumaine* dans l'usage. L'orthographe des néologismes était hésitante, on oscillait entre leur forme française, latine ou roumanisée. On oscillait encore une fois entre les différentes versions sous lesquelles les mots entraient dans le vocabulaire en fonction des sources néolatines (374)[5] qui les fournissaient.

2. La qualité des textes à traduire soulevait des critiques virulentes de la part de grands écrivains roumains tels que Vasile Alecsandri. Dans l'ouverture de la traduction de George Sion de *Phedra,* Alecsandri affirmait : « À une époque comme celle-ci, caractérisée par des publications sèches et des traductions absurdes de livres encore plus absurdes, chercher à introduire dans la littérature roumaine des chefs-d'œuvre de la littérature étrangère constitue un grand mérite. »[6]. On reprochait aux traducteurs de n'avoir fait que changer de langue pour continuer à faire les mêmes fautes : l'abandon des termes aux couleurs orientale et phanariote

BDD-A32244 © 2020 Universidade de Brasília
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:01 UTC)

fut suivi par l'invasion des expressions occidentales, les « […] traductions de mauvais romans, dans lesquelles les traducteurs passaient d'un excès à l'autre ; desquelles les mots turcs-grecs-slaves étaient vraiment absents, mais où l'on avait introduit des mots latino-franco-italiens. » (lettre écrite par Costache Negruzzi[7]).

3. La « qualité » des textes à traduire. L'utilité d'une écriture (originale ou transposition d'une langue étrangère) découle du fait qu'elle s'adresse toujours à quelqu'un, pour lequel elle doit être compréhensible. Plus la traduction était claire, plus elle serait utile pour la littérature roumaine et, par conséquent, plus elle serait appréciée par les lecteurs.

> « Les livres sont écrits pour être lus et au lecteur peuvent être utiles seules ces lectures qu'il comprend et qui contiennent des idées judicieuses présentées de manière logique, écrites dans une langue comprise par tous et pour tous les goûts, qui utilisent un langage qui ne dégoûte donc pas l'esprit par ses formes et expressions désagréables et gênantes, ni n'agace par sa phraséologie confuse et trouble, ni n'effraye par des innovations superflues et injustifiables. »[8] (Odobescu 14)

Dans *Condiţiile unei bune traduceri româneşti din autorii eleni şi latini*, ouvrage écrit en 1873, Alexandru Odobescu examine des traductions d'œuvres antiques et montre l'insuffisance des critères généralement considérés comme essentiels pour une bonne traduction : excellente connaissance des finesses de la langue source, exactitude, fidélité sémantique et stylistique, emploi correct du roumain (comme de toute langue cible). Avec cet écrivain-traducteur se dessine un premier (pseudo) traité de traductologie grâce à son credo qui, laissant entrevoir une forte conscience esthétique et traductive, englobe des préceptes valables aujourd'hui encore.

> « Par conséquent, le traducteur doit être clair, correct, élégant, équilibré et surtout intelligible dans sa langue. À la recherche de formes littéraires, il ne doit perdre de vue ni la pureté ou la dignité du style, ni le profit que le lecteur peut tirer de la clarté du livre traduit. Plus les idées seront simples et clairement présentées, plus elles seront appréciées et fécondes dans le cœur du lecteur ; plus soignés seront les mots choisis, plus ils porteront l'esprit du lecteur dans des sphères des plus hautes et des plus nobles ; plus les expressions hybrides, vieillies et mesquines seront absentes, moins nombreuses seront les superfétations néologiques et, donc, plus le public aimera l'écrivain et, en même temps, plus le livre traduit sera utile à la langue et à la littérature nationales. »[9] (Odobescu 15)

À l'occasion de sa retraduction de *Zaïre* de Voltaire, le traducteur George Sion précise qu'une meilleure appropriation de la langue française l'avait encouragé à donner au public roumain une nouvelle version, supérieure à la première. L'effort continu du traducteur se reflète dans son désir de perfectionner son art pour revenir sur une traduction antérieurement

BDD-A32244 © 2020 Universidade de Brasília
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:01 UTC)

entreprise. Implicitement, Sion reconnaît le droit à la retraduction (auto-retraduction dans ce cas).

> « Vous connaissez *Zaïre* : je sais que vous l'avez bien reçue [la traduction de *Zaïre*] la première fois que je l'ai mise au jour. Mais cette fois-ci, vous devez savoir qu'il s'agit d'une traduction toute nouvelle. La première traduction fut faite quand je n'étais qu'un apprenti versificateur. Maintenant, après dix ans d'études dans l'art de versifier dans notre langue et notre littérature, l'envie m'est venue de le retraduire, du mieux que je puisse faire afin que mes lectrices puissent la relire avec plus de plaisir qu'auparavant […]. »[10] (G[[h]eorg[h]e]).

Ce souci pour la qualité de la traduction peut être remarqué chez la majorité des traducteurs-préfaciers envisagés dans notre étude, non seulement dans leurs commentaires, mais également à travers la correspondance portée entre eux ou avec des écrivains, chefs d'écoles ou collaborateurs aux différentes revues de l'époque. Par exemple, l'un des principaux arguments accompagnant le refus d'une traduction (ou œuvre) envoyée/reçue à la rédaction en vue d'être publiée reposait sur les fautes de langue, sur les constructions défectueuses et sur la légitimité de l'introduction des néologismes. Il y avait aussi des salons littéraires où les rédacteurs lisaient à voix haute les traductions afin que les membres de la société littéraire expriment leur avis. Les textes cibles, publiés une première fois sans que la rédaction y intervînt, supportaient des révisions à l'occasion des republications en tenant compte des opinions d'autres collègues ou du traducteur lui-même. Cependant, le public demeurait le grand juge, de sa réaction dépendant la continuation ou l'abandon de la traduction d'une œuvre. Les traducteurs se montraient malléables, se laissaient façonner par le goût du public, par ses exigences et ses aspirations.

C'est chez Laurian, dans la préface au *Manuel de philosophie,* que nous découvrons l'une des premières préoccupations réelles liées à la réaction du lecteur.

> « Je me suis moi-même efforcé de le traduire le plus fidèlement possible, voire mot-à-mot et, le cas échéant, sans porter préjudice à la nature de la langue roumaine. Mais dans mon entreprise, j'ai rencontré beaucoup de difficultés dues notamment à la langue, et j'ai peur d'en avoir causé d'autres encore plus grandes à mes lecteurs. Il aurait été souhaitable de trouver dans ce travail un sentier battu, une langue cultivée et des termes formés pour pouvoir les utiliser à l'aise et sans craindre les néologismes. »[11] (Laurian).

De par sa capacité à dresser mentalement un inventaire des difficultés qui en résultent et d'adopter des solutions de traduction conformes aux possibilités perceptives et aux attentes des lecteurs virtuels de celle-ci, Laurian est un traducteur pleinement conscient de la difficulté

BDD-A32244 © 2020 Universidade de Brasília
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:01 UTC)

et de l'importance de sa tâche. Les préfaces des traducteurs écrites au XIX[e] siècle font figure de manifeste et de la mise en balance des mérites et des trahissons traductives résulte la valeur formatrice de leur entreprise qui a contribué à faire sortir des ténèbres de l'ignorance toute une nation. C'est la raison pour laquelle il nous a paru essentiel de valoriser les premières formes de discours traductologique en Roumanie.

4. L'admiration exagérée pour les écrivains de consommation massive de l'étranger n'était pas moins blâmable que la déconsidération pour les auteurs et/ou traducteurs des Principautés Roumaines dont la capacité créatrice n'était nullement inférieure. Impérieuse se montre la nécessité de faire connaître au public roumain des ouvrages « canons » par l'intermédiaire du travail des traducteurs. Mais plus ils avancent dans le XIX[e] siècle, plus les traducteurs prennent acte de leurs responsabilités majeures. Il est difficile d'esquisser les portraits de ces bienfaiteurs publics que sont les traducteurs sans souligner leur apport à la constitution des cultures nationales, leur rôle de passeurs d'informations de tous genres (Cordonnier 43).

La notoriété du message profond que véhicule le roman didactique de Fénelon, publié contre son gré en 1699 et initialement conçu à l'attention des élèves royaux et en particulier du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, dont l'auteur était le précepteur, a constitué un argument suffisamment solide pour déterminer Grigore Pleşoianu à le traduire et à le recommander au public cible. Selon le traducteur roumain, tout peuple qui a pu lire les enseignements de Fénelon est un peuple qui a pris la décision de sortir de la barbarie, de l'état sauvage pour se diriger vers la lumière de la civilisation. Pleşoianu, en traducteur, faisait que cela soit également possible pour les Roumains. De sa traduction parue en 1831, on apprend que :

> « Si le besoin a incité l'auteur de cette œuvre à donner un bon souverain à la France et à inspirer aux sujets l'amour du savoir, de l'artisanat et de l'agriculture, il est trop évident que cette nécessité est ressentie de façon plus aiguë qu'elle ne le fut jamais dans le passé de la France, et d'ici mon désir de la traduire dans notre langue.
> Mais ce que j'aime le plus, c'est d'avoir la chance de publier une telle traduction au moment même où tous les Roumains préoccupés par l'état de la patrie et du peuple travaillent avec beaucoup de zèle et d'amour pour retrouver une bonne fois pour toutes la grandeur de nos fameux ancêtres dont nous avons chu. Cela me fait croire que mon petit ennui ne sera pas futile et je suis donc heureux de contribuer de quelque façon à la régénération de ma Nation. »[12] (G[rigore]. Pleşoianu, Fénelon, *Întîmplările lui Telemah, fiul lui Ulise,* 1831).

5. Aussi vieille que l'histoire, l'opposition *ut interpres* – l'œuvre d'un traducteur versus *ut orator* – l'œuvre d'un écrivain, équivalant au binôme actuel sourcier–cibliste, divisait déjà

BDD-A32244 © 2020 Universidade de Brasília
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:01 UTC)

les camps des traducteurs roumains du XIX[e] siècle. Les défendeurs et praticiens de la première stratégie invoquaient la facilité de traduire en l'absence de tout souci de fidélité par rapport à l'original, tandis que les partisans de la dernière s'insurgeaient contre les imitations, les pastiches et les plagiats qui faisaient cette « littérature palimpsestueuse », syntagme emprunté à l'article intitulé *Interférences culturelles franco-roumaines (XVIIIe – XIXe siècles)* (Lascu-Pop 8). La conviction que l'auteur d'une traduction libre se réjouissait de la liberté de se passer de mots étrangers, et donc de se mettre à l'abri des barbarismes, se reflète dans les affirmations du poète Dimitrie Petrino : « Il est entendu qu'avec de telles libertés, la traduction est facilitée et qu'ainsi les germanismes et les barbarismes peuvent être plus facilement évités »[13]. Les traducteurs se sentent libres, pas encore encorsetés dans les canons traductifs des siècles suivants. Cependant, les manipulations des traducteurs-écrivains dénotent une quelconque ignorance relative à la notion de propriété culturelle et celle de l'éthique du traduire. Le laxisme, l'élasticité de cette notion conduisait à des changements frappants dans le texte cible, en réalité bien plus blâmables que les inexactitudes ou les fautes de nature linguistique (Cornea 56).

Chose singulière, les préfaces affichent à grands caractères la stratégie traductive appliquée par le traducteur : « Notre souci premier a été de demeurer aussi fidèle que possible à l'auteur du texte traduit », leur traduction est « correcte », « fidèle », « simple », « juste » pour ne donner que quelques étiquettes de fidélité au texte source. Par exemple, dans la préface accompagnant sa traduction de l'*Histoire naturelle adaptée à la compréhension des enfants avec des questions et des illustrations* de Belèze, Iulius Barasch affirme : « En général, nous n'avons rien changé du texte, mais nous ne l'avons pas traduit partout d'un mot à l'autre, mais avons conservé le sens de l'auteur. »[14].

Bon nombre de traducteurs déclarent avoir essayé de traduire l'auteur au plus près, sans altérer le sens mais que, parfois, ils ont été amenés à s'exprimer d'une autre façon et cela, au nom de la clarté. Leur démarche vise à prévenir les potentielles critiques sur la raison de ce genre d'aménagements régis par des impératifs fonctionnels. Par exemple, dans la vision de C. Negruzzi, traducteur de Victor Hugo, la fidélité par rapport au texte d'origine se traduit par exactitude et acceptabilité du produit fini. Esprit avant-gardiste, il termine son discours sur un ton fier et confiant que les générations suivantes sauront apprécier ses efforts :

> « Quant au style de sa[15] traduction, il [le traducteur, Costache Negruzzi] s'est efforcé de le rendre le plus clair et compréhensible possible afin qu'il puisse exprimer toute l'idée de l'auteur. [...] Enfin, le traducteur de ce drame espère que l'avenir saura valoriser son effort mieux que ses contemporains. Et aux critiques, sans les mépriser, il répond que s'il a mal fait, que les autres fassent mieux.[16] (Negruzzi).

BDD-A32244 © 2020 Universidade de Brasília
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:01 UTC)

Au XIX[e] siècle, à cause des lacunes lexicales, le traducteur roumain se voit obligé d'improviser pour assouvir la vieillesse d'une langue pauvre et insuffisamment accomplie, qui bute devant le manque d'identité référentielle entre les deux cultures mises en situation de communication et, donc, en comparaison. De ce genre d'aménagements résultent des traductions qui abondent en stratégies et procédés de traduction gravement sanctionnés par les normes traductologiques de nos jours : omission, adaptation, explicitation, etc. afin d'assurer la conversion des références culturelles véhiculées par l'original dans des données socio-culturelles accessibles ou propres (ou les deux simultanément) aux récepteurs cibles : « J'ai traduit ce résumé le plus fidèlement que j'ai pu et considéré cela nécessaire pour respecter la finalité du livre, plus précisément son utilisation dans les écoles roumaines. »[17] (Crețescu).

Le texte source sert donc uniquement de base de travail, un « pré-texte » sur lequel le traducteur construit « une œuvre à part entière » (Reiss 117), autonome, munie d'une intention bien différente à celle du premier auteur, ce qui vient en contradiction avec le principe de la « fidélité mimétique » (Reiss 79). Si nous partons de la définition proposée pour ce type de traduction par Aurélia Klimkiewicz dans son article *La traduction et la culture du passage*, alors « Le nivellement ou l'appropriation de l'autre s'accomplit au nom de la supériorité de la culture cible qui fournit une matrice servant à sélectionner, à organiser et à transformer les éléments étrangers » (§1). Parfois, la domestication ou la naturalisation mènent à des traductions ethnocentriques, localisatrices ou même « idéocentriques » dues aux implications idéologiques (l'aspiration nationale de construire une image identitaire) qui régissent la forme de la traduction. Ces intentions de donner au texte cible une forme autre que celle du texte source justifierait, selon les traducteurs, de l'apparente infériorité de la traduction par rapport à l'original. La couleur locale est imprimée au texte cible quand le traducteur considère que, sous la plume de l'auteur traduit, certains aspects locaux abordés paraissent trop opaques pour le lecteur de la traduction, censé ne pas les connaître ou comprendre. « Afin de pouvoir mieux adapter ce livre à nos indigences, j'ai présumé que seule la langue n'eût pas pu restituer sa couleur locale et j'ai donc osé y apporter quelques légères modifications que je note ici. »[18] (Crețescu).

Issues de la troncation qui vise à éliminer les éléments que le traducteur juge redondants, les traductions elliptiques sont également fréquentes aussi au XIX[e] siècle. En voici un exemple extrait de la préface d'I. N. Armaşu à sa traduction de l'auteur belge E. Vandervelde « Nous pensons rendre service à nos amis en publiant ces lettres en traduction – naturellement, après avoir retranché toutes les parties trop locales et sans aucun intérêt pour nous » (Armaşu)[19].

BDD-A32244 © 2020 Universidade de Brasília
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:01 UTC)

Inversement, le sens subit des remaniements profonds par ce qu'on apprécie comme *incrémentialisations*, selon Ladmiral dans son ouvrage *Traduire : théorèmes pour la traduction* (219).

> « Entre les chapitres, j'ai ajouté plusieurs proverbes, maximes et paroles de sages, tirés de *l'Histoire de la parole* d'Anton Pann.
> J'ai également introduit de nombreuses gravures qui représentent des scènes de vie d'êtres pondérés, mais aussi des scènes de vie d'ivrognes, d'alcooliques. »[20] (Ştefănescu).

Selon Tcherednitchenko et Koval, la traduction « descriptive (ou périphrastique) » permet de rendre certains termes socioculturels trop éloignés de la réalité du destinataire, par voie d'explicitation. « Le présent travail n'est pas une simple traduction, ici et là j'ai cherché, en rejetant les parties qui ne nous [= les Roumains] concernent pas, à introduire des données et des faits plus appropriés pour notre pays, extraits de la vie même des Roumains. »[21] (Ştefănescu).

Dans la période envisagée, l'immixtion des éditeurs dans le texte cible est fréquente, ce qui fait qu'un livre publié constitue parfois la somme de contributions plurielles. On assiste ainsi aux transformations successives de l'original, tout d'abord de la part du traducteur, et ensuite, de l'éditeur. Les raisons de ce dernier sont tantôt commerciales, tantôt idéologiques, ou les deux simultanément. Une plus grande acceptabilité du livre par favorisation des ouvrages traitant des sujets liés aux Roumains garantissait un nombre plus grand de consommateurs (lecteurs). De même, réécrire le texte fourni par le traducteur dans un dialecte plus répandu à l'intérieur des Principautés s'inscrit dans le même objectif. En guise d'exemple, nous citons ci-dessous les mots adressés aux lecteurs par l'éditeur de la traduction d'Istrati :

> « La sympathie que les Roumains se sont attirée aujourd'hui se doit à nos longues souffrances et aux publicistes qui ont défendu notre cause. Parmi eux, aucun ne l'a embrassée avec plus de talent, d'érudition et de chaleur que le célèbre historien français Edgar Quinet, qui, à la veille de l'ouverture des conférences de Paris, a publié le traité intitulé: "Les Roumains" qui a apporté une nouvelle lumière sur notre nation ; a éveillé l'intérêt des étrangers et a suscité une profonde admiration et une vive reconnaissance dans le cœur de tous les compatriotes de l'auteur.
> Pour satisfaire l'impatience de ceux qui n'ont pas pu lire cette composition classique dans sa version originale, nous publions sans plus tarder son premier livre, auquel nous ajoutons, pour faciliter la compréhension de l'archéologie, la carte de la vieille Dacie et, en début du livre, le portrait du célèbre auteur en signe de respect de la part des Roumains. »[22] (Quinet).

Envahi lui aussi par l'enthousiasme des nouvelles idéologies, l'éditeur se sent obligé de médier – en seconde instance, *a posteriori* au travail du traducteur – ce transfert culturel, à

BDD-A32244 © 2020 Universidade de Brasília
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:01 UTC)

valeur historique pour servir à tous ses compatriotes pour lesquels l'accès à l'original fut impossible. À la traduction de cet auteur français, qui présente le peuple roumain sous un angle favorable devant l'Occident, le traducteur joint la carte du territoire de l'ancienne province de Dacia afin de faciliter la compréhension des aspects archéologiques abordés. Apparemment, toutes les mesures sont prises pour faire en sorte que le message atteigne sa cible.

À la lumière de la portée culturelle, sociale et historique de leur acte traductif, la « réhabilitation » des traducteurs, plus ou moins talentueux, du XIX^{e} siècle s'impose. À partir de 1829, l'organisation et le développement de l'enseignement national en Valachie et en Moldavie contribuent à la modernisation rapide de la langue roumaine littéraire. Pour satisfaire à ces nouvelles nécessités et pour populariser les connaissances scientifiques, de 1830 à 1860, de nombreux médecins, professeurs et ingénieurs s'apprêtent à traduire ou à concevoir des manuels scolaires. En général, il s'agit sans doute de traductions-adaptations dont la structure et la forme sont conformes aux programmes d'enseignement roumain. Dans ce cas, le discours préfacier prend souvent la tournure d'une argumentation destinée à défendre son émetteur (le traducteur) lorsqu'il explique que par rapport à une traduction, l'élaboration d'un ouvrage original se serait étendue sur plusieurs années et cela l'aurait empêché de mettre à la disposition du personnel enseignant et des élèves les méthodes tellement nécessaires.

Tel est le cas de *Geografia botanică*, élaborée par Nicolae Manolescu sur *l'Histoire des plantes* de Louis Figuier. Bien qu'il finisse sa traduction en 1876, le traducteur se décide à la dévoiler au grand public seulement sept ans plus tard dans l'espoir de voir apparaître entre-temps des créations originales dans le domaine ou, du moins, des traductions supérieures à la sienne. Son attente fut vaine et cela lui donna le courage de ne plus rester dans l'expectative et de présenter sa version, quoiqu'avec de grandes réserves, à ceux qui comme lui étaient assoiffés de connaissances. Autodidacte de formation, ce traducteur humble et sincère avoue avoir recourt à cet auteur simplement parce qu'il ne connaissait que la langue française. En dépit de la critique apportée aux imperfections de son travail, nous ressentons à travers ses phrases la fierté de Manolescu d'être le premier à transposer en roumain ce genre d'informations scientifiques.

> « Je savais que la Botanique était divisée en dix parties; sur ces dix parties, seule la partie appelée géographie botanique était absente ou traitée de manière superficielle dans notre langue. J'ai été donc obligé de recourir aux auteurs étrangers ; et parce que je ne connaissais que le français, j'ai consulté la géographie botanique dans cette langue [...] et parce que je pensais rendre service à ceux qui, comme moi, ressentaient le manque de cette partie de la Botanique, je me suis engagé à la traduire en roumain, ma satisfaction étant d'avoir l'honneur de combler ce vide. Bien que, depuis 1876,

BDD-A32244 © 2020 Universidade de Brasília
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:01 UTC)

> j'aie achevé la traduction de cette partie de la Botanique, je me suis jusqu'aujourd'hui empêché de l'imprimer, persuadé que d'autres seront plus compétents que moi, sinon à créer quelque chose d'original, au moins à faire une traduction plus complète, meilleure que la mienne. L'attente a été vaine pour moi et, aujourd'hui, avec beaucoup de réserve, je mets au jour la "Géographie botanique" traduite, accompagnée de petites annotations. »[23] (Manolescu).

La double ou même triple graphie des néologismes importés sans discernement avait généré une étymologie multiple de certains mots du vocabulaire roumain. Il y avait des cas où le sens du mot avait été emprunté à une langue alors que sa forme en provenait d'une autre (Hristea 107). Comme ils avaient l'air d'être des mots roumains, les calques parvenaient à s'intégrer plus facilement dans le paysage linguistique de l'époque, bien qu'ils fussent de pures « imitations néologiques » (Puşcariu 382). N. A. Ursu lance l'hypothèse selon laquelle l'usage des calques et demi-calques trouve son explication d'un côté dans l'attitude puriste, plus prégnante en Transylvanie et plus estompée en Moldavie et en Valachie ; et de l'autre côté, dans la popularisation des connaissances scientifiques qui eût pu être entravée si les traducteurs scientifiques eussent préféré les termes étrangers aux calques.

Conclusion

Dans le cadre de cette étude, porter un jugement pertinent sur le discours traductologique qui se dégage des préfaces des traductions en roumain au XIX^{e} siècle n'a pas signifié chercher à vérifier si tel ou tel traducteur s'était appliqué à respecter le pacte traductionnel ou les exigences déontologiques de son métier, ou si son allocution renfermait des garanties de qualité relatives à son travail sans mettre en cause les finalités sociales des traductions. Les textes soumis à l'examen montrent l'intérêt des traducteurs de l'époque pour une réflexion épistémologique propre à une discipline pas encore « officialisée » et qui n'allait pas recevoir un nom que le siècle suivant : la théorie de la traduction. Nous avons vu comme la préoccupation des traducteurs/auteurs pour l'accessibilité du texte (créé ou recréé/traduit) a été essentielle dans le choix des stratégies de traduction ou des procédés de traduction utilisés. Les préfaces des textes non littéraires exigent une interprétation sous un tout autre angle qui englobe de multiples facteurs, tant linguistiques qu'extralinguistiques (fonctionnels, le texte cible poursuit une finalité différente de celui source). La visée spécifique (discours de propagande, polémique, idéologie politique…) des traductions examinées justifie les interventions de tout genre et le style parfois simplifié adoptés par le traducteur.

Servir à l'éducation de la jeunesse, former le goût du grand public, émanciper le peuple ou simplement faire divertir, ceux-là seraient les finalités des traductions entreprises durant la

BDD-A32244 © 2020 Universidade de Brasília
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:01 UTC)

période concernée. Le problème des néologismes a été constamment mis en question dans la majorité des préfaces des livres, dans les articles littéraires polémiques (parmi eux, quelques-uns érigés contre une personnalité certaine) ou dans la correspondance privée des écrivains/traducteurs. L'intérêt particulier accordé à cet aspect linguistique s'explique par le fait que la langue des traducteurs et des écrivains – nettement inférieure à leur talent poétique – gêne la lecture de leurs (re)créations et réduit considérablement et douloureusement la valeur stylistique et esthétique de celles-ci. Reste à juger de la marge d'infidélité et à partir d'où elle cesse d'être licite. Est-elle pardonnable vu les tourmentes de l'histoire et les nécessités urgentes de la communauté linguistique, principale bénéficiaire des produits de l'activité de traduction ? Le débat n'est sûrement pas encore clos.

BIBLIOGRAPHIE

A. Corpus chronologique des textes analysés

Roset, I[ancu], "Prefață", in Corneille, Pierre. *Eraclie, împarat al rasaritului: tragedie în cinci acturi* tradusă din franţozeşte, 1831.

Grigore Pleşoianu, "Prefață", in Mothe-Fénelon, François de Salignac de la. *Întîmplările lui Telemah, fiul lui Ulise*, vol. 4., Craiova, 1831.

Negruzzi, C[ostache]. "Precuvântare", in Hugo, Victor. *Maria Tudor*. tipografia lui Eliad, Bucuresti, 1837, p. VII-VIII.

Laurian, A[ugustus] Treb[oniu], "Prefață", in Delavigne, A. *Manual de filosofie lucratu după Programma Universităţii dela Paris din 1840*. Tiparul Colegiului Naţional, Bucureşti, 1846.

G[[h]eorg[h]e], Sion, "Precuventare", in Voltaire. *Zaira. Tragedie în cinci acte şi în versuri*. Tipografia Francezo-Română, Iaşi, 1854, p. III-IV.

Creţescu, Alexandru, "Prefață", in Duruy, Victor. *Elemente de istoria generale. Tom I: Istoria timpurilor vechie*. În tipoghrafia Kolegiului Natzional, Bukureshti, 1856.

Quinet, Edgar, editeur. *Românii Principatelor Dunărene tradusă de pe limba franceză de Nicolae Istrati*. Tipographia Institutului Albinei, Iassi, 1856.

Barasch, Iulius, "Prefață", in Belèze, G. *Istoria naturalâ potrivitâ pe întzelegerea coppilorŭ cu întrebârĭ şi cu figurĭ. Tradusâ din frantzuzeşte cu adnotatziĭ, pentru trebuintza claselorŭ primarie. Întîia editziune cu litere*. Tipografia Kolegiuluĭ Natzionalù, Bucureştĭ, 1858.

Alecsandri, Vasile, "Epistolă", in Racine. *Phedra: tragedie in cinci acte, traducţiune nouă de G[[h]eorg[h]e]. Sion (Cu o epistolă a domnului V. Alexandri)*. Typographia Laboratoriloru Români, Bucureşti, 1875, p. III-IV.

BDD-A32244 © 2020 Universidade de Brasília
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:01 UTC)

Manolescu, Nicolae, "Prefață", in Figuier, Louis. *Geografia Botanica. Traducere din "Histoire des Plantes.*" Stabilimentul Grafic Socecu & Teclu, Bucuresci, 1883.

Armaşu, I. N., "Prefață", in Vandervelde, E. *Scrisori colectiviste*. Tipografia „Speranţa", Bucuresci, 1899.

Ştefănescu, Eugeniu. "Prefață", in Delaunois, G. *Alcoolismul. Mizerie – Boală – Crimă. Alcătuit în româneşte de Eugeniŭ Ştefănescu*. Proprietatea şi Editura Casei Şcoalelor, Bucuresci, 1900.

B. Ouvrages de référence par ordre alphabétique

Cordonnier, Jean-Louis. "Aspects culturels de la traduction : quelques notions clé." *Meta : journal des traducteurs*, no. 1, mars 2002, p. 38-50.

Cornea, Paul. *De la Alecsandrescu la Eminescu. Aspecte, figuri, idei*, Editura pentru literatură, Bucureşti, 1966.

Eliade, Pompiliu. *Histoire de l'esprit public en Roumanie au dix-neuvième siècle. Tome premier : L'occupation turque et les premiers princes indigènes (1821-1828)*. Société Nouvelle de Librairie et d'Édition, Paris, 1905.

Hristea, Theodor. *Probleme de etimologie. Studii. Articole. Note*. Editura Ştiinţifică, Bucureşti, 1968.

Klimkiewicz, Aurélia. "La traduction et la culture du passage." *Meta : journal des traducteurs*, no. 4, décembre 2005.

Ladmiral, Jean-René. *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Gallimard, 2002.

Lascu-Pop, Rodica. "Interférences culturelles franco-roumaines (XVIII^{e} – XIX^{e} siècles)." *Francofonia*, no. 3, 1994, p. 87-97, https://rodin.uca.es/xmlui/bitstream/handle/10498/8151/17214968.pdf?sequence=1&isAllowed=y. Consulté le 9 avril 2019.

Lungu-Badea, Georgiana, coordenatrice. *Un capitol de traductologie românească. Studii de istorie a traducerii* (III). Editura Universităţii de Vest, Timişoara, 2008.

Lungu-Badea, Georgiana. *Idei și metaidei traductive românești (secolele al XVI-lea-al XXI-lea), Ediția a II-a, revăzută și adăugită*. Editura Universității de Vest, Timișoara, 2015.

Nădejde, Ioan. "Limba literară." *Contemporanul*, An V, no. 12, Tipo-litografiea H. Goldner, Iaşi, Iunie s.n., 1887.

Odobescu, Alexandru. "Condiţiile unei bune traduceri româneşti din autorii eleni şi latini." Editura Librăriei H. STEINBERG, București, [1873] 1924.

Popovici, D. *La littérature roumaine à l'époque des Lumières*. Centrul de studii şi cercetări privitoare la Transilvania, Sibiu, 1945.

BDD-A32244 © 2020 Universidade de Brasília
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:01 UTC)

Puşcariu, Sextil. *Limba română. Privire generală*, vol. I, Editura Minerva, Bucureşti, 1976.

Reiss, Katharina. *La critique des traductions. Ses possibilités et ses limites*. Traduit de l'allemand par Catherine Bocquet. Cahiers de l'Université d'Artois 23/2002, Artois Presses Université, Arras, 2002.

Tcherednitchenko, A.I., et Y.G. Koval. *Théorie et pratique de la traduction*. Kiev, 1991.

Torouţiu, I. E., and Gh. Cardaş. *Studii şi documente literare. Junimea. Vol. I : Scrisori din anii 1867-1915 către I. C. Negruzzi*. Institutul de Arte Grafice „Bucovina", Bucureşti, 1931.

[*] Ioana Simina FRÎNCU – Diplôme en Français et Anglais (2005), l'Université de l'Ouest de Timișoara. Master en Traductologie (2007), l'Université de l'Ouest de Timișoara. Doctorante à l'Université de l'Ouest de Timișoara, son thème de recherche est axé sur l'histoire de la traduction en roumain au XIXe siècle. Elle est assistante de recherche dans le cadre du projet Lib2Life, à la Bibliothèque Centrale Universitaire « Eugen Todoran » de Timișoara. Timișoara, Timiș, Romania.
ORCID: https://orcid.org/0000-0002-6379-0842
E-mail: ioana.giurginca82@e-uvt.ro

[1] *Împiedecări am avut nu puţine din pricina lipsi cuvintelor, de aceea şi nădăjduesc, că compatrioţi miei o vor judeca mai cu milostivire priimind dela mine buna voinţă numai, care de se-va priimi bine, mă va îndemna a da în lumină şi o tîlmăcire de comodie a Zgîrcitului din tr'ale vestitului Molier ce o am tîlmăcit, precum şi orice alt mă va mai erta vremea, puterea, şi ştiinţa ca să fac.* – notre traduction.

[2] En 1831, le jeune Iancu Roset avait choisi de rendre en roumain un chef-d'œuvre de la littérature française, à contre-courant de la préférence générale pour un genre littéraire né en Grande-Bretagne : les romans à sensation, une évolution des romans mélodramatiques et des romans Newgate manifestée dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle.

[3] *Daca se vor sfii toţi ca să înceapă, vom rămînea apururea în prăpăstia întunereculuі*. – notre traduction.

[4] *Dar întrebuinţarea de cuvinte străine nu trebue osîndită cu desăvîrşire. Cînd cuvîntul nou vine o dată cu o idee nouă, trebue primit ; dar să nu alungăm aşă fără nici o vină cele mai frumoase cuvinte.* – notre traduction.

[5] *Izvorul de îmbogăţire nu-l căutau în limba noastră a latinilor, ci în continuatoarele vii ale acesteia.* « Ils [les écrivains valaques et moldaves] ne cherchaient pas la source d'enrichissement dans notre langue latine, mais dans ses continuateurs vivants. » – notre traduction.

[6] *Într-un timp ca acesta de publicaţii secĭ şi de traducerĭ absurde a unor cărţĭ încă maĭ absurde, este un merit mare de a cerca să introducĭ în literatura română cap-d'operele literaturelor străine.* – notre traduction.

[7] *Traduceri de romanţuri rele, în cari traducătorii cădeau dintr-un exces în altul; căci în adevăr lipsiră zicerile turco-greco-slave, dar se introduseră cele latine-franco-italiene.* – notre traduction.

[8] *Cărţile se scriu spre a fi citite, şi numai acele citiri pot fi profitabile cititorului pe care el le înţelege şi care, conţinînd idei sănătoase prezentate într-un mod logic, sînt scrise într-o limbă de toţi priceută, de toţi gustată, într-o limbă care, nici dezgustă mintea prin formele şi expresiunile ei pocite şi înjosite, nici o osteneşte prin a ei frazeologie nomoloasă şi încălcită, nici o spăimîntă prin netrebuincioase şi nejustificabile inovaţiuni.* – notre traduction.

[9] *Aşadar, traducătorului i se cere a fi limpede, corect, elegant, cumpănit şi mai cu seamă inteligibil în limba sa ; căutînd formele literare, el nu trebuie să scape din vedere nici puritatea şi demnitatea stilului, dar nici folosul ce pot trage cititorii din claritatea cărţii lui. Cu cît vor fi ideile mai simplu şi mai lămurit expuse, cu atît ele vor fi mai preţuite şi mai spornic semănate în inima lectorului ; cu cît cuvintele vor fi mai alese, cu atît ele îi vor susţine mintea în sfere mai nobile şi mai înalte ; cu cît mai mult vor lipsi din limbă ziceri hibride, gîrbovite şi scăpătate, cu cît mai puţin vor răsări într-însa superfetaţiuni neologiste, cu atît scriitorul va fi mai gustat de public şi totdeodată mai folositor şi limbei şi literaturei naţionale.* – notre traduction.

[10] *Pe Zaira o cunósceti : sciu ca mi-ati primit'o destulu de bine candu anteiu amu dat'o la lumina. Dar asta-data trebue se sciti ca este ca si din nou tradusa. Traducerea cea de'nteiu o facusemu pe candu eramu scolariu in art'a versuirei. Acuma, dupe diece ani de studiu in art'a acésta in limb'a si in literatur'a nóstra, mi-a venitu gustulu s'o prefacu câtu amu pututu mai bine, pentru ca dómnele cetitóre se o recetésca mai cu placere de câtu mai inainte […].* – notre traduction.

BDD-A32244 © 2020 Universidade de Brasília
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:01 UTC)

[11] *Eu m'am silitu a o traduce cîtu mai credinciosu, şi unde a fostu cu putinţă făr'a vătăma natura limbei romîneşti, chiaru din vorbă în vorbă. Dar'ă într'aceasta am întîmpinatu multe greutăţi şi mai alesu din causa limbei, şi me temu să nu fiu causatu şi eu cititoriloru pote încă şi mai mari. Ar fi fostu de doritu a afla într'această lucrare unu drumu călcatu, o limbă cultivată, şi termini formaţi pe cari să'i fiu pututu întrebuinţa fără greutate şi fără frică de neologismi.* – notre traduction.

[12] *Dacă trebuinţa a mişcat pe autor d'ao alcătui spre a face Francii un stăpînitor bun, ş'a însufla subpuşilor iubirea de învăţături, de meşteşuguri şi de agricultură, e prea învederat că această trebuinţă e cu mult mai simţită la noi de cît ar fi fost vre odinioară în Francia, şi iată ceiace ma îndemnat ca s'o traduc în limba noastră. Dar ceiace mă bucură mai mult este că am norocire d'a publica o asemenea traducere tocmai în vremea cînd toţi Românii cei simţitori de starea patrii ş'a Naţii se află într-o îndeletnicire plină de zelu şi de dragoste ca să facă a ne putea întoarce odată în mărirea vestiţilor noştrii strămoşi din care am căzut. Aceasta mă face să crez cumcă mica mea osteneală nu va fi zadarnică, şi prin urmare bucuria mea este căci contribuesc şi eu cevaşi spre regeneraţia Naţii meale.* – notre traduction.

[13] *Se înțelege că cu aşa libertăți traducerea este uşurată şi că atunci greşeli de germanisme şi de barbarisme se pot mai lesne evita.* – notre traduction de ce fragment tiré d'une épître adressée à Iacob C. Negruzzi en 1874 (Torouţiu, Cardaș 255).

[14] *În generalŭ n'amŭ schimbatŭ nimicŭ din textŭ, însâ nu l'amŭ tradusŭ pretutindenea din cuvîntŭ în cuvîntŭ, ci conservîndŭ sensulŭ autoruluĭ.* (*Istoria naturalâ potrivitâ pe întzelegerea coppilorŭ cu întrebârĭ şi cu figurĭ*) – notre traduction.

[15] Au XIX[e] siècle, il n'est pas rare que le traducteur écrive son discours à la troisième personne.

[16] *Cît pentru stilul traducierii sale, el s'a silit pre cît a putut a'l face înţeles şi corect ca să poată esprima toată idea autorului. […] În sfîrşit, traducătorul aceştii drame, nădăjdueşte că viitorimea va şti preţui osteneala sa mai bine de cît contimporanii săi. Iar criticilor, fără ai dispreţui, le răspunde că, dacă el a făcut rău, facă alţii mai bine.* – notre traduction.

[17] *Amu tradusu acestu resumptu atîtu de fidel precîtu m'au iertatu puterile şi precîtu amu crezutu că sufere destinarea cărţii, adică necesitatea de a o adapta la usulu scoaleloru romîne.* – notre traduction.

[18] *Ca să se poată adapta această carte cîtu mai bine la indiginţele noastre, amu crezutu că numai limba n'aru fi pututu să'i dea o coloare locală şi amu cutezatu a face pe alocurea nişte uşoare modeficări, pe cari le însemnu aici.* – notre traduction.

[19] *Credem că facem prietenilor noştri un serviciŭ publicînd in traducere acele scrisorĭ, - bine înţeles după ce am lăsat afară toate părţile prea locale şi fără interes pentru noi.* – notre traduction.

[20] *Printre capitole am adăugat maĭ multe proverbe, sentinţe şi vorbe înţelepte, spicuite din « Povestea vorbeĭ » a luĭ Anton Pann. De asemenea am introdus maĭ multe gravurĭ, carĭ înfăţişézĕ scene atât din vieaţa celor cumpătaţĭ cât şi din aceea a beţivilor, a alcoolicilor.* – notre traduction.

[21] *Lucrarea de faţă nu e o simplă traducere, icĭ-colo am căutat să eliminăm părţĭ carĭ nu ne privesc pe noĭ, introducînd în schimb date şi fapte maĭ potrivite cu ţara noastră, luate chiar din vieaţa Romînului.* – notre traduction.

[22] *Simpatiea, care astădzi Românii au căştigat'o, săntemu datori vechilor suferinţi îndelungate, şi publicistilor carii au advocatat cauza noastră. Între acestia, nici unul n'au înbrăţoşat'o cu mai mare talent, erudiţie şi căldură, decăt renumitul istoric a Franţiei Edgar Quinet, carile, în agiunul deschiderei Conferenţiilor de Paris, au publicat tratatul intitulat: „Românii" prin care s'au revărsat o nuouă lumină asupra naţiei noastre; s'au deşteptat interesul străinilor, şi în inima tuturor compatrioţilor, o adăncă admirare şi vie recunoştinţă cătră Autorul. Spre a mulţămi nerăbdarea acelora, carii n'au putut ceti în original acea compunere clasică, noi publicăm de-o-dată a sa carte I-e, la care, spre înţălesul arheologiei, adaogim harta vechei Dacie, şi ca un semnu a stimei din partea Românilor, s'au pus în fruntea cărţei portretul renumitului Autor.* – notre traduction.

[23] *Cunoşteam că Botanica e impărţită in zece părţi ; din aceste zece părţi ale Botanicei, numai acea parte numită Geografia botanică nu am găsit'o in limba nóstră tratată mai pe larg, saŭ mai de loc. In casul acesta am fost silit să alerg la autori străini ; şi, fiind-că ĕu nu cunoşeam de cât limba franceză, am căutat dar a consulta Georgrafia botanică in acéstă limbă […] şi fiind-că am crezut că voi face un serviciŭ acelor ce, ca mine, simt lipsa acestei părţi a Botanicei, am intreprins traducerea ei in limba română, cu speranţa că voi avé satisfacţia că'mi va veni mie onórea de a umple golul acesta. Deşi de atunci, 1876, am terminat traducerea acestei părţi a Botanicei, totuşi pênă astăzi m'am abţinut a o tipări, crezênd că se vor găssi alţii mai competenţi de cât mine, cari dacă nu vor face ceva original, cel puţin vor face o traducere mai complectă, mai perfectă ca a mea. Aşteptarea mi-a fost zadarnică, şi astăzi, cu multă sfieală, scot la lumină « Geografia botanică » tradusă, cu mici adnotaţiuni.* – notre traduction.

FRÎNCU, Ioana Simina. *Essai d'antologuer les préfaces des traductions roumaines du XIX[e] siècle.* Belas Infiéis, v. 9, n. 3, p. 41-57, Brasília, 2020.

BDD-A32244 © 2020 Universidade de Brasília
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:01 UTC)